

Toute publication de cette allocution est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

LES GRANDES FÊTES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

MOIS DE LA FACULTÉ DES SCIENCES ET DE GÉNIE

ALLOCUTION DE M. LUCIEN HUOT

30 JANVIER 2003



Monsieur le Recteur,
 Monsieur le Président des Grandes Fêtes de l'Université Laval,
 Monsieur le Doyen par intérim,
 Chers Collègues et Amis,
 Mesdames et Messieurs,

On m'a invité à vous adresser la parole à l'occasion du lancement des activités du mois de la «Faculté des sciences et de génie». Le titre «Une réalité historique» m'effraie un peu, je ne suis pas historien.

Mes propos se limiteront donc à vous commenter quelques bons moments, tout en y ajoutant certaines anecdotes, connues probablement de plusieurs mais que l'on aime bien se remémorer.

Je remercie M. Sérodes pour son invitation, son adjoint, M. Marc Landry, de m'avoir procuré quelques documents d'archives, ainsi que les excellents volumes de Danielle Ouellet intitulés «Histoire de chimistes» et «Adrien Pouliot, un homme en avance sur son temps», et Mme Ginette DuBerger, secrétaire de M. Sérodes, qui a aimablement transcrit mes notes.

C'est en 1920 que l'Université commence timidement à accorder de l'importance à l'enseignement des sciences. L'École de chimie devient le noyau d'où sortira la Faculté des sciences en 1937, qui en 1974 changera de nom en celui de la Faculté des sciences et de génie.

Dès la fondation de l'École de chimie, une équipe de jeunes docteurs en chimie est venue de Suisse. Le directeur est M. Paul Cardinaux, un Suisse. – Adrien Pouliot, jeune ingénieur de Polytechnique de Montréal, est le premier professeur canadien-français à faire carrière dans l'enseignement des sciences à Laval. De 1922 à 1936, il sera le seul professeur de mathématiques à l'École de chimie. En 1926, c'est l'ouverture du nouvel édifice en briques du boulevard de l'Entente que plusieurs connaissent.- «Là-bas... aux confins de la ville... loin du grand chemin... dans le champ...c'est... l'École de chimie.» (Danielle Ouellet).

L'abbé Alexandre-Vachon succède à Paul Cardinaux en 1924 comme directeur de l'École de chimie. C'est le personnage clé dans l'enseignement des sciences à Laval. Sa mère est Écossaise, dès l'enfance il parle couramment les deux langues, l'anglais même mieux que le français.

La bonne connaissance de l'anglais explique le fait qu'il soit allé à Harvard plutôt qu'en France comme cela avait déjà été le cas pour d'autres prêtres du Séminaire.

Avec Adrien Pouliot, il constitue une équipe formidable. Tous les deux recrutent des professeurs étrangers et envoient les futurs professeurs canadiens-français se perfectionner à l'extérieur.

Me référant à une causerie, donnée par Adrien Pouliot au poste de radio CHRC en 1939, intitulée «L'œuvre fondamentale de Monseigneur Vachon, le développement de la Faculté des sciences», voici de brefs passages de cette causerie.

«Si ce merveilleux avancement (de la science) a été rendu possible, c'est qu'il s'est rencontré chez nous un homme doué d'une culture profonde et susceptible de visions étendues, un homme capable à la fois de comprendre, de vouloir et d'entreprendre...».

Plus loin, dans sa causerie, Adrien Pouliot ajoute :

«Car si l'activité de Monseigneur Vachon s'est étendue à bien des domaines, celui qui servirait pour ainsi dire de foyer à tout son rayonnement était bien le domaine scientifique, et sa préoccupation constante depuis quinze ans a été avant tout l'avancement scientifique canadien-français.» (fin de la citation).

C'est le 8 décembre 1937 que les autorités de l'Université Laval décident d'élever l'École de chimie, qui existe alors depuis plus de 15 ans, au rang de Faculté des sciences. Alexandre Vachon en est le premier doyen et Adrien Pouliot le premier secrétaire. – L'historien Robert Rumilly décrit leur collaboration en ces termes.

«L'abbé Vachon et Adrien Pouliot se complètent. Le premier est imposant et diplomate. Le second est un petit homme nerveux comme une plie électrique, mais bon organisateur».

La fameuse compétitivité entre la nouvelle Faculté des sciences de l'Université Laval et l'École polytechnique débute. L'expansion des secteurs miniers au Québec fournit une bonne raison pour un des affrontements entre les deux institutions. Une lutte à finir est engagée et finalement, en 1938, on fonde une École des mines dont la direction est confiée à l'Université Laval.

(Il faut lire le volume de Danielle Ouellet – Adrien Pouliot... - pour bien saisir l'ampleur de la rivalité entre Polytechnique et l'Université Laval).

L'ouverture officielle du bâtiment (l'École des mines) a lieu en avril 1941. – Il était situé à côté de l'École de chimie sur le boulevard de l'Entente.

En 1940, Adrien Pouliot succède à Alexandre Vachon comme doyen de la Faculté des sciences. – Alexandre Vachon aura été un avant-gardiste, il aura été plus un éveilleur de conscience scientifique qu'un véritable chercheur.

À la fin de l'année 1939, après plus de quarante-deux ans au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, ayant été directeur de l'École de chimie, puis tour à tour doyen de la Faculté des arts, doyen de la nouvelle Faculté des sciences en 1937 et enfin recteur de l'Université Laval, il quitte pour devenir archevêque d'Ottawa.

Alexandre Vachon meurt en 1953 (50 ans cette année). Je suis arrivé à Laval en 1953 comme étudiant.

Le décanat d'Adrien Pouliot (1940-1956) a été tout à fait remarquable. L'organisation des départements constitue sûrement un de ses principaux succès.

Pour bien vous permettre de découvrir l'homme qu'il était, je me permets de vous lire un extrait de la préface du livre de Danielle Ouellet. –

«Il faudrait se placer dans l'imaginaire et prendre des instantanés pour saisir un personnage aussi remuant qu'Adrien Pouliot. Dans la polémique, il gagne tout le monde de

vitesse. Sur les méthodes d'enseignement des mathématiques au secondaire, ses attaques sont dévastatrices. Il respecte cependant les personnes mises en cause au point, la plupart du temps, de ne pas les nommer. S'il craint de faiblir, il joue d'audace et exagère, comptant sur sa propre vanité pour ne pas reculer. Mais s'il s'agit d'ébranler des erreurs trop bien assises, il tire sur tout ce qui ne bouge pas. S'agit-il, au contraire, de construire en pierre et en matière grise, son action devient tout ce qu'il y a de plus ordonné. Recruter des professeurs, les loger, les équiper et, surtout, trouver beaucoup d'argent, rien n'est à son épreuve. Convaincre, persuader, au besoin circonvenir, cultiver l'art de faire parler un ministre en langage déformable et attendre...» (fin de la citation).

Ce trop court extrait de l'excellente préface, signée Cyrias Ouellet, vous donne tout de même une bonne idée de ce qu'était Adrien Pouliot.

Parmi les succès dont Adrien Pouliot était fier, c'est d'avoir réussi, avec Alexandre Vachon et Cyrias Ouellet, à retenir le professeur Franco Rasetti à la direction des études physiques en septembre 1940. C'est dire que deux ans après la fondation de la Faculté, l'enseignement et la recherche en physique atteignaient un niveau international.

Une autre réussite dont Adrien Pouliot aimait bien parler était celle de l'actuariat. Là encore, la bataille fut difficile, on doutait de la viabilité d'une telle spécialité chez les francophones. Douze ans plus tard, en 1963, après la création de l'enseignement de l'actuariat, Adrien Pouliot assiste à une autre victoire personnelle : la réussite remarquable des étudiants de l'Université Laval, de la section de l'actuariat, aux examens ouverts à tous les étudiants de l'Amérique du Nord. Quatre-vingt-six pour cent (86 %) des candidats de Laval réussissent alors que la moyenne pour l'ensemble de l'Amérique, y compris les États-Unis, est de 19 % seulement.

On ne peut pas parler d'Adrien Pouliot sans faire référence à quelques anecdotes. Elles sont nombreuses, si vous consultez le livre de Danielle Ouellet, il y en a à toutes les cinq ou six pages...

Une des anecdotes que Cyrias Ouellet aimait bien rapporter est celle portant sur la façon souvent utilisée par M. Pouliot pour dicter une lettre. Se promenant dans le couloir, en face de son bureau, alors que tout le monde pouvait entendre, il dictait : «Monsieur le Premier Ministre, L'importance de l'enseignement... etc., Sincèrement, Adrien Pouliot, doyen.» Puis il ajoutait à haute voix – N'oubliez pas, Mademoiselle, «Personnel et confidentiel», alors que le contenu était devenu public...

M. Pouliot aimait particulièrement raconter comment il apprit à Jean XXIII à mettre du cognac dans son café. Les deux hommes s'étaient rencontrés à l'Ambassade de Paris alors que Jean XXIII s'appelait encore Mgr Roncalli : «J'avais versé du cognac dans mon café et il m'avait demandé ce que je faisais. Je lui ai proposé d'y goûter. Il était sceptique, mais il s'est fait venir du cognac. Ah oui, qu'on s'est amusé... Et puis je l'ai oublié. Quelques années plus tard, j'étais à Venise. Moi, quand je n'ai rien à faire en voyage, je visite les évêques. Alors, je me présente à l'évêque et je me trouve devant Mgr Roncalli. D'abord, il hésite mais tout à coup son visage s'éclaire : «Mon doyen du Canada ! Il se retourne aussitôt vers son secrétaire et commande : «Apportez deux cognacs et deux cafés, comme à Paris !». Il n'avait pas oublié !».

Pendant 50 ans d'enseignement, il va sans dire qu'Adrien Pouliot a corrigé de nombreux examens. Pour montrer les défaillances dans l'enseignement des mathématiques, voici une anecdote qui illustre bien la situation des premières années de son enseignement. – Un jour, le professeur Pouliot demande, à l'examen d'entrée, de définir une abscisse et une ordonnée. Sans

doute inspiré par une formation littéraire classique, un étudiant répond que l'abscisse c'est l'état de celui qui est absent tandis que l'ordonnée, c'est faire ce qui est commandé !

Adrien Pouliot a reçu décorations, doctorats d'honneur, médailles, prix, légion d'honneur, etc.

Un jour, la secrétaire du général de Gaulle lui demande : «Adrien, qu'est-ce qu'on peut faire pour vous remercier ? On ne peut tout de même pas vous donner la Croix de guerre ?, il ose répondre : Donnez-moi la Croix de guerre honoris causa». La France acquiesce, et Adrien Pouliot devient le seul homme au monde à avoir reçu la Croix de guerre honoris causa !

Polémiste, bâtisseur, patriote, ambassadeur, mouton noir, personnage chaplinesque et volcanique, petit homme survolté, bon organisateur, ennemi juré de la bêtise, humaniste, personnage légendaire de son vivant, personnage pittoresque, savant incorrigiblement distrait, bon vivant et tantinet vaniteux, raconteur de bonnes histoires, homme d'action à qui rien ne résiste et ah ! oui, j'oubliais «petit homme nerveux comme une plie électrique».

Adrien Pouliot c'est tout cela et encore plus...

Tout savant qu'il était, Adrien Pouliot n'a cependant jamais fait de recherche fondamentale, ainsi qu'il se plaisait à l'expliquer. «On ne peut pas faire de recherche quand on est un pionnier. Pour être vraiment efficace en tant que chercheur, il faut se consacrer à un domaine et ne plus penser qu'à celui-là. Le pionnier éveille les cerveaux à la recherche. Il faut donc qu'il touche à tout, qu'il expose tout pour que chacun y puise ce qui le concerne... Je n'ai jamais fait de doctorat et je n'ai que des doctorats honorifiques... J'aime le dire.»

Né en 1896 à St-Jean Ile d'Orléans, Adrien Pouliot meurt à l'Hôtel-Dieu de Québec en 1980.

En 1956, Cyrias Ouellet succède à M. Pouliot comme doyen. Après des années de recherche dans la compréhension de la photosynthèse, le voilà au décanat, une fonction qui ne lui plaisait pas tellement. C'est à son tour et contrairement à Pouliot, explique-t-il, «je n'ai jamais eu le sens institutionnel (...), je préférerais m'occuper des mes étudiants».

Il s'adjoint un vice-doyen, Louis-Philippe Bonneau, qui lui succédera avant d'accéder au poste de vice-recteur.

Pendant ses quatre années de décanat, Cyrias Ouellet et son vice-doyen Bonneau se sont attaqués à la difficile tâche de négocier la construction des nouveaux pavillons des sciences avec le premier ministre Maurice Duplessis.

Cyrias Ouellet était un chercheur brillant et il a été le premier Canadien-français à poursuivre des études sous la direction de chimistes et de physiciens dans des laboratoires les mieux cotés au monde (Zurich, Londres). Si Pouliot était «un homme en avance sur son temps», on pourrait presque dire que Ouellet était «un homme trop intelligent pour son temps».

Pour ma part, je trouvais la conversation difficile avec lui... il était compliqué à suivre... je trouvais qu'il parlait en parabole... sa pensée précédait celle de son interlocuteur...

Il était un farouche défenseur de la liberté. On rapporte qu'un soir, il se serait rendu à une réunion d'une centrale syndicale... Le lendemain, le premier ministre Duplessis avait téléphoné

au recteur, Mgr Parent, pour s'enquérir des raisons de la présence du professeur de Laval à une telle réunion. Duplessis n'était pas de bonne humeur...

Au moment de terminer sa thèse de doctorat, Ouellet était anxieux de changer de sujet de recherche. «J'avais fait suffisamment d'expériences sur la photolyse. J'en avais assez, ça marchait toujours. Il faut trouver un phénomène ou un objet désobéissant». On reconnaît bien ici Ouellet, pour lui l'obéissance, ce n'est pas sa première préoccupation. On dit que Ouellet se considérait même un peu anarchiste...

Un petit commentaire plus personnel, Cyrias aimait bien parler des automobiles et surtout de sa Peugeot.

Cyrias Ouellet décède à Québec en avril 1994.

Ouellet n'étant pas intéressé par un second mandat, en 1960 Louis-Philippe Bonneau devient doyen de la Faculté des sciences. Il n'y demeure que quelques mois pour occuper ensuite un poste de vice-recteur. C'est à ce poste qu'il fera sa marque. Si la Faculté des sciences a produit quatre des cinq recteurs laïcs, M. Bonneau a pris tellement d'importance comme vice-recteur que l'on pourrait dire qu'il a été lui aussi recteur.

Claude Geoffrion (physicien) est nommé doyen en 1961, c'est le début de la révolution tranquille, l'essor de la science à Laval devient de plus en plus présent avec la construction des deux pavillons. À l'inauguration, en 1963, à laquelle j'étais présent, le ministre des ressources naturelles, René Lévesque, avait fait une allocution remarquée. En présence du premier ministre Jean Lesage, des plaques avaient été dévoilées, elles désignaient les édifices sous les noms des deux premiers doyens de la Faculté, le pavillon des sciences pures immortalisant Alexandre Vachon, celui du génie, Adrien Pouliot (pour celui-ci, il était exceptionnel de donner le nom d'une personne vivante – Pouliot a vécu encore 17 ans).

En 1963, la Faculté se voyait placée devant le défi de rentabiliser ce grand projet sur lequel certains s'interrogeaient, à savoir s'il s'agissait d'une merveille ou d'un monstre. Les deux grands pavillons ont 40 ans cette année et il ne nous paraît pas utile de nous reposer la question et d'essayer de trancher. Ce que nous pouvons toutefois affirmer, c'est que ce n'était certainement pas «un éléphant blanc». D'ailleurs, il a fallu agrandir il y a quelques années.

Dès 1965, 50 nouveaux professeurs avaient été engagés. Pendant les huit années de décanat de Claude Geoffrion, les programmes sont révisés, la Faculté des sciences est la première à Laval à appliquer la moyenne cumulative, la promotion par matière et le système des conseillers étudiants. Il faut ici souligner le travail remarquable de Georges Hall, vice-doyen, et de Alphonse Robert. Le premier faisait respecter les règlements alors que le second réglait les problèmes...

Claude Geoffrion, un peu timide mais très efficace, aimait le travail bien fait. Un homme qui comprenait... et savait se faire comprendre. Il a été le président de la Commission de la réforme dans les années 1970 et il fut le grand responsable de la préparation des nouveaux statuts. (À la présentation de cet important document au Conseil de l'Université, ces statuts ont été adoptés à l'unanimité et aucune modification n'a été demandée. - «Un travail à la Geoffrion - »

Claude Geoffrion avait beaucoup d'influence sur l'administration de l'Université. Ses écrits étaient souvent mordants... Malheureusement, il meurt trop jeune...

En 1969, un nouveau doyen entre en fonction, l'ingénieur chimiste Pierre Grenier. Il pilote en 1974 le dossier permettant à la Faculté des sciences de prendre le nom de Faculté des sciences et de génie. (J'étais membre du Conseil de la Faculté lorsque la décision a été prise. – Le choix du nom a connu certaines difficultés bien que les membres étaient d'accord pour trouver dans la désignation le nom des deux grandes composantes de la Faculté).

Pendant les huit années de décanat de Pierre Grenier, d'importants dossiers ont été traités. – Mentionnons, entre autres, l'Opération des sciences fondamentales (OSF) et l'Opération des sciences appliquées (OSA). Ces deux grandes opérations portaient sur le développement de l'enseignement et de la recherche des sciences fondamentales et appliquées dans les universités de la province.

Le doyen Grenier était une personne extrêmement bien organisée. – Il était légaliste (son père était juge) et il connaissait la charte et les statuts de l'Université comme pas un. – À la présentation du budget de l'Université, au Conseil universitaire, on redoutait les questions du doyen Grenier. Il savait en dégager les faiblesses, sa critique était parfois mordante...

Puis, à la fin de son deuxième mandat, arrive la grève des professeurs qui frappe durement et longuement (4 mois) l'Université. Grenier est l'homme fort de l'administration... La grève est particulièrement difficile à la Faculté des sciences et de génie où les professeurs-ingénieurs s'étaient vu refuser la formation d'un syndicat indépendant et devaient faire partie, à contre-cœur, du SPUL.

Pierre Grenier décède en 1985, il avait 63 ans.

Quelques mois après la grève, un nouveau doyen doit être choisi. L'atmosphère est tendue, les cicatrices de la grève sont nombreuses, de nouvelles procédures pour le choix d'un doyen doivent être appliquées – transparence, collégialité et démocratie sont à l'honneur, le mode électoral est retenu et le collège électoral à la Faculté des sciences et de génie compte près de 400 votants (professeurs, professionnels, employés et étudiants). – Neuf candidats se font la lutte. – Je me souviens encore des deux débats midis au grand amphithéâtre du Pouliot...

Je suis entré en fonction comme doyen en mai 1977 (5 mois après la fin de la grève). Il m'a fallu recréer un climat d'unité et de collaboration. Pendant la première année, j'ai été plus souvent dans les départements qu'à mon bureau... L'équipe des vice-doyens Lecours, Van Neste et Drouin m'a grandement aidé.

Demande de la formation de deux facultés (les professeurs-ingénieurs désirent avoir une Faculté qui les identifie davantage), nouvelle composition du Conseil de la Faculté (des collègues considèrent non pertinent la présence de tous les directeurs de département au Conseil), transfert de la bibliothèque scientifique à la bibliothèque centrale (recommandation d'un Comité de l'Université) ... furent mes premiers dossiers. Il a fallu y faire face... Puis, petit à petit, les séquelles de la grève ont disparu.

Les années 1960 furent marquées par le thème «qui s'instruit s'enrichit», puis celles de 1970 mirent l'accent sur les programmes sociaux, voilà qu'au moment de mon entrée en fonction comme doyen les énoncés d'orientation et plans d'action se fixaient résolument sur le virage technologique. Il a fallu bagarrer, principalement au moment des difficiles problèmes budgétaires au début des années 1980, alors que les salaires avaient été réduits de 20 % et cela, pour une période de trois à six mois. De toute façon, la «fameuse piscine», ce fut beaucoup trop long. –

Consolez-vous Monsieur le Recteur, les difficultés budgétaires, ce n'est pas nouveau ! Également, il y a la grande opération «Plan triennal» que l'on ne peut pas oublier...

Au 15^e anniversaire des bâtiments, en 1978, j'avais invité MM. Pouliot et Ouellet à venir présenter des allocutions (Titre : Retour aux sources). Ce fut, je crois, la dernière allocution de M. Pouliot.

Au 20^e anniversaire, j'avais réussi, avec l'aide de Yves Bérubé, professeur de métallurgie devenu ministre, à convaincre René Lévesque, premier ministre, à venir faire une conférence. À ce moment, il y avait contestation sur le campus et à la dernière minute, Lévesque avait failli demeurer à son bureau alors que le Grand Amphithéâtre du Pouliot était complètement rempli... Lévesque ne voulait pas se trouver en pleine manifestation.

J'aurais bien aimé vous entretenir du travail remarquable des doyens François Tavenas, Louis Cloutier, André Cardinal, Pierre Moreau et Michel Pigeon. Ils ont permis à la Faculté d'atteindre les plus hauts sommets et ils méritent toute notre admiration.

Malheureusement, le temps ne me permet pas de traiter de chacun de leur décanat avec l'ampleur requise et ce ne serait pas leur rendre justice, alors qu'ils ont tant donné à la Faculté.

Je souhaite vivement qu'une prochaine occasion se présentera où l'on pourra souligner leur précieuse implication dans l'histoire récente de la Faculté (les 20 dernières années), toute aussi merveilleuse que celle de ses 50 premières années.

Permettez-moi, en terminant, quelques réflexions personnelles.

Au cours de mes 30 années à la Faculté, j'ai réalisé l'importance d'être patient, tolérant, à l'écoute, de ne pas se priver de l'expérience des autres. Ceux qui nous ont précédé ont fait de belles choses. Trop souvent, ce sont des oubliés.

Je souhaite aux plus jeunes une brillante carrière. Profitez-en, vous êtes dans la plus belle Faculté du campus.

Aux moins jeunes, je vous dis de tenir bon, les défis demeurent et vous devez les relever.

À ceux que l'on dit être les «vieux» de la Faculté, vous devez être satisfaits du travail accompli. – Et si le terme «vieux» vous embête, consolez-vous car bientôt vous retrouverez le qualificatif de jeune, – vous serez de jeunes retraités !

Dans la vie, il ne faut pas se prendre pour d'autres. Si on veut faire des choses importantes, il faut cesser d'être important. C'est en privilégiant la simplicité, l'écoute, l'empathie, le dévouement, la sincérité et la cordialité que l'on connaît la réussite.

Maintenant je suis sur la route du TGV, pas celle du Train à Grande Vitesse, mais celle des Très Grandes Vacances et ça, depuis plus de 10 ans. –

Je constate que j'ai été beaucoup trop long... On m'a souvent dit que je suis un sage, ce n'est sûrement pas le cas ce matin car savoir se taire, c'est savoir beaucoup.

Je souhaite le meilleur des succès au mois de la Faculté des sciences et de génie à l'occasion des Grandes Fêtes de l'Université Laval.

Bonne chance et merci beaucoup.

Lucien Huot
Janvier 2003

Toute publication de cette allocution est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.